

Terre des Hommes

Le spectacle envoûtant d'une nature domptée.

L'écrivain provençal de renommée mondiale Jean Giono redoutait de passer pour le « local de l'étape ». Celui-ci avait été jusqu'à prétendre que sa Provence était sortie tout entière du feu de son imagination. Il affectait de croire que son amour du pays était le fruit du hasard de sa naissance ; de lui-même, il aurait, disait-il, préféré aux plateaux caillouteux de Manosque les douceurs d'un climat pluvieux. En vérité, sa passion pour cette terre aride était sans limite.

Il s'indignait pourtant de l'image des mœurs provençales que renvoyait Daudet, répétant que le personnage de Tartarin de Tarascon était d'autant moins supportable qu'il *n'existe pas*. Une longue brouille le séparerait de Pagnol, auquel il reprochait d'avoir dénaturé son monde dans les films qu'il avait tirés de ses romans en donnant à ses protagonistes une bonhomie hors de saison. Il pensait, plus encore, que Pagnol avait, dans ses œuvres, tiré indûment le caractère provençal vers la gouaille, la hâblerie, la galéjade. C'était créer à destination des touristes une Provence de carton-pâte et de santons, bonne pour les idées courtes des Parisiens de passage.

Le jugement a quelque chose d'injuste et de brutal, pour Daudet, tout autant que pour Pagnol, tant le sens du tragique habite aussi leurs livres. Il tient pour rien que le fiancé de l'Arlésienne soit jeté par la fenêtre, et que Jean de Florette ait succombé aux coups du destin au terme d'un drame qui renvoie le festin des Atrides au rang d'une innocente algarade familiale.

La Provence de Giono avait servi de décor à une mythologie dont il attendait qu'elle échappe à la couleur locale. Qu'elle présente sur des routes brûlantes et des chemins poudreux des types éternels destinés à la méditation. Mais autant que lui, peut-être, Daudet et Pagnol avaient voulu mettre en scène la condition humaine dans ses contradictions, avec ses bâncs, ses noirceurs, ses faiblesses, ses élans sublimes d'héroïsme ou de miséricorde.

La réaction en dit beaucoup, pourtant, sur le légitime agacement que suscitent le malentendu, les poncifs qui entourent la Provence, et qu'entretiennent avec une naïve arrogance nombre de ses visiteurs pressés : ceux qui la réduisent à une terre baignée d'une douce lumière, où la grande affaire est le jeu de boules ou la partie de cartes à l'ombre des platanes ; où la vie est attendue de l'heure du pastis et de la sieste, dans le crissement aigu et plaintif des cigales.

C'est négliger le fait que cet art de vivre est en réalité le fruit d'une âpre conquête. Méconnaître la sauvagerie d'une terre de tragédie grecque, où le soleil écrase, à midi, tout mouvement, dissout toute couleur, et paraît dévorer la campagne d'une langue de feu ; un pays battu par le vent, où le mistral, parfois, plie en deux ceux qui tentent de le regarder en face, et fait craquer les toits avec le bruit d'un train qui passe, une violence à rendre fou.

Plus encore : ignorer, au contact du paysage, ce qui en est peut-être la principale leçon.

Sur les pentes rouges des Maures ou de l'Estérel, au contact de la mer, la Provence donne certes le spectacle d'une nature restée vierge. Dans les contreforts des Alpes, de hautes parois de pierre grise et ocre surplombent des torrents encaissés. L'eau turquoise du Verdon se fraye à grand-peine un chemin à travers le chaos des rochers. Au-dessus d'Aix, Sainte-Victoire élève majestueusement ses falaises mauves et ridées. Elle paraît commander, en vaisseau amiral, aux montagnes alanguies qui lui font cortège, allongées dans la plaine. Et tandis que les aigles de Bonelli exécutent leur chorégraphie solennelle dans le ciel, on rencontre, au détour d'un sentier, ces pierres levées dans la

garrigue qui ont fait le bonheur de Cézanne, avec leurs aplats bleuissants surgis d'une terre jaune comme l'or, au milieu des chênes verts et des genévrier. Le Luberon offre plus d'un exemple d'un village perché sur un éperon rocheux qui conserve à sa silhouette la rudesse d'un oppidum de la protohistoire. Les Dentelles de Montmirail élèvent leurs dalles de calcaire comme la mâchoire ouverte d'un grand fauve au-dessus de la courbe voluptueuse de leur ligne de crête. Le Ventoux se donne des allures de Vésuve en barrant l'horizon de sa masse bleutée.

Il ne s'agit pourtant que d'un rideau de scène. La magie de la Provence tient précisément au contraste qu'offre la douceur de ses collines, de ses plaines, avec ce décor de rochers. La nature y a été, plus que nulle part ailleurs, aménagée par l'homme. Elle ne tire pas son prestige de forêts profondes ou de landes sauvages, d'inaccessibles sommets. Elle le doit au contraire au fait d'avoir été domptée. Son charme, son élégance, lui viennent de ses restanques, qui ont architecturé ses pentes pour y aménager des espaliers. Elle les tient de ses vignes, de ses lavandes, de ses oliviers, de ses cyprès : aucun qui soit venu ici de manière spontanée ; tous y ont été plantés.

La Provence est une figure opposée à un écologisme excessif qui craint la nature et fuit l'effort nécessaire pour la transformer. Elle nous dit que l'homme n'est pas le prédateur de la planète que dénoncent des prêcheurs venus du septentrion et mal débarrassés du culte germanique et païen des forêts. Elle témoigne qu'il est d'abord celui qui, subjuguant la terre en la cultivant à la sueur de son front, s'est fait le génial auxiliaire de la Création. La nature est ici à la mesure de l'homme. Elle n'est ni effrayante ni grandiose : elle a été, pour notre bonheur, domestiquée, recomposée.

La Crau pouvait tenir encore dans *Mireille* le rôle d'un désert de feu : lieu du désespoir et de la mort cruelle. L'ingéniosité des hommes en a fait, depuis Mistral, une prairie et un verger. L'eau des collines a été, ailleurs, captée vers les bassins de pierre où se reflètent les ramures des grands arbres plantés pour leur offrir une voûte de fraîcheur et d'ombre, propre à vaincre les chaleurs de l'été.

La Provence n'a pas été en vain la première région de Gaule à avoir subi la double colonisation des Grecs et des Romains. Là sont passés César en campagne, Marie Madeleine en quête de solitude et de silence, Saint Louis en croisade, Louis XIV en pèlerinage d'action de grâce, et Napoléon en fuite, déguisé en officier autrichien pour n'être pas lynché. Amphithéâtres romains, temples, églises, monastères, villages ou châteaux : peu de terres peuvent s'enorgueillir de concentrer tant de traces d'un passé prestigieux. La Provence a les caractères d'un « *haut lieu* », au sens que lui donnait Philippe Muray : « *un endroit qui a été écrit, raconté, peint, survolé, survolté de pensée, peuplé de personnages : où quelque chose d'irremplaçable a été vécu* ». Mais elle ne le doit pas seulement, comme il le pensait, aux livres ou aux tableaux qu'elle a inspirés, et qui nous ont appris à la regarder, à y découvrir des beautés que, sans eux, nous n'aurions pas senties avec la même intensité. Ce n'est pas notre seul regard qui a été changé par la richesse du passé : c'est la Provence elle-même qui en a été métamorphosée. Elle a été transformée par son histoire : le paysage y est structuré par des routes, des canaux et des villages s'intégrant harmonieusement à l'environnement, avec des bâtiments adoucis par des toits de tuiles romaines.

Terre des Hommes : tout y est dessiné à leur intention. La Provence est le fruit bénit de l'histoire, tout autant que de la géographie. Ce qu'elle donne à voir au voyageur ébloui, c'est le spectacle même de la civilisation.

« *Il n'y a pas de Provence*, disait encore Giono. *Qui l'aime aime le monde ou n'aime rien.* ».

Natif de Martigues, Maurras expliquait plus justement que c'est parce qu'il était d'abord provençal qu'il se sentait français ; parce qu'il appartenait à la nation française, héritière elle-même de la romanité, qu'accomplissant, par là, la nature sociale de l'homme en même temps qu'il en éprouvait les limites – son aspiration à une vie mesurée, cloisonnée –, il se rattachait à l'humanité. Sans doute en avait-il puisé la conviction en contemplant, depuis sa bastide du Chemin de Paradis, ses oliviers, dont les racines noueuses, entremêlées, disent la nécessité d'être ancré dans le sol pour que leurs feuilles puissent vibrer à l'horizon, scintillantes, ou la muraille noire et verte, odorante, de ses cyprès, protégeant comme une frontière contre le vent mauvais « *les myrtes et les roses, les souches et les blés, l'herbage des prairies et tout le petit peuple des fraisiers* », et néanmoins tendus, comme des mains jointes, vers le ciel.